

# L'école, comme un rêve ...

## Carte d'identité

**Nom:** NORIN

**Prénom:** Luc

**Profession:** journaliste, écrivain, présidente des *Scriptores Christiani*

**Signe particulier:** cultive avec la même tendresse les relations et les mots

Photo: Myriam TONUS



### ✓ Un pseudonyme masculin alors que vous êtes une femme... Pourquoi?

**LN:** Un peu par hasard! Lorsque j'ai commencé à travailler, je souhaitais protéger mon nom de famille. Mes amis avaient établi une liste de noms fictifs et celui-là m'a plu d'emblée, tellement que je ne l'ai plus quitté! Pourquoi Luc? Peut-être parce que j'étais un "garçon manqué"... Normal, j'ai été élevée au milieu de quatre hommes: mon père et mes trois frères. Ceci dit, je me hâte de le dire: je suis une femme on ne peut plus normale!

### ✓ Où avez-vous fait vos classes?

**LN:** Je ne suis pas allée au jardin d'enfants. Nous étions une famille nombreuse - cinq enfants - et dans ce cas, on s'élève les uns les autres. Mes premiers souvenirs remontent à l'école primaire de la Sainte Famille... rue Guimard, tenue par des religieuses extrêmement sévères. Là-bas, j'ai été très "drillée". Mais nous habitions à cette époque à St-Josse, pas

très loin, dans une maison avec un jardin plein de mystère, et nous allions tout seuls à pied à l'école. Ce parcours était merveilleux... C'est là que je me suis dit un jour, en grimant une rue pentue: "Plus tard, je serai journaliste et j'irai en Inde". Je ne savais pas du tout où était l'Inde ni ce que c'était qu'être journaliste. Mais je suis devenue effectivement journaliste et je suis allée en Inde!

À l'école primaire, j'ai appris à faire des rédactions. Et les rédactions, on les montrait dans toutes les classes. Il y a donc eu quelque chose au départ, qui s'est développé là. Ensuite, je suis allée dans une école dont j'ai oublié le nom, tenue par des religieuses françaises. J'y ai fait des humanités latin-grec... mais surtout, beaucoup de théâtre.

### ✓ Quelles étaient vos matières préférées?

**LN:** Le merveilleux latin, dont j'ai conservé des bribes. Par contre, j'étais très mauvaise en grec, parce que je n'ai jamais été douée pour le dessin; je ne me débrouillais donc pas avec les caractères grecs. Et de plus, je n'ai pas eu un bon professeur - or, la réussite, cela a beaucoup à voir avec la qualité de l'enseignant. Donc, j'avais zéro en dessin et je n'ai jamais pu déchiffrer le grec. Par contre, le latin...! Et aussi, je l'ai dit, le théâtre: on n'avait pas de cours proprement dit, mais chaque année, on préparait un spectacle. De plus, ma tante avait fondé une troupe dans laquelle toute la famille jouait! On était tous doués pour la musique, pour le chant... Je crois qu'on aurait pu fonder un cirque! C'est indispensable, le théâtre, pour les jeunes.

### ✓ Et à part le grec et le dessin, quels sont les cours que vous n'aimiez pas?

**LN:** La gymnastique. J'avais toujours peur de tomber de la bôme. Je n'aimais pas non plus les cours de mathématiques. J'ai toujours su, je crois, qu'un plus un, ça faisait trois! Par contre, les cours de français, de littérature, les beaux textes...! Nous lisions Marie GEVERS, ELUARD, HUGO, VERHAEREN aussi. J'avais en plus la chance extraordinaire d'avoir une maman qui avait l'amour du français. Nous, les cinq enfants, nous ne pouvions pas dire un mot de travers ou grossier sans qu'elle ne nous reprenne. Nous avons donc appris à avoir une bonne prononciation, à parler correctement, à dire le mot juste. Elle nous a ouverts à la vie, à la fantaisie, à l'imaginaire.

### ✓ **Quel genre d'élève étiez-vous?**

LN: Terriblement gentille, une élève modèle... Quelle horreur! Ça m'étonne d'ailleurs, car à la maison, j'étais insupportable. À l'école, j'étais très obéissante, mais je rêvais beaucoup aussi. Et je crois que le rêve que j'avais en moi, je le mettais dans mes rédactions. J'essayais qu'elles soient bien écrites et qu'elles apportent quelque chose aux autres. Je les relisais comme si j'étais quelqu'un d'autre. Aujourd'hui, je me rends compte que c'était déjà étrangement mon souci: écrire pour les autres. Je crois qu'enfants, nous portons en nous des choses que nous découvrons seulement plus tard.

### ✓ **Votre famille semble avoir eu sur vous une influence déterminante...**

LN: Sans aucun doute! Mes parents écrivaient tous deux admirablement. Nous avions à la maison une sorte de salon culturel. On y faisait de la musique, de grands conférenciers y sont passés. Mon père préparait l'accueil de ces conférenciers et il m'appelait, moi qui étais alors toute jeune journaliste, pour me lire ce qu'il avait écrit. Cela m'émerveillait. Oui, je crois que je peux dire que la famille a eu sur moi beaucoup plus d'influence que l'école. Pendant les grandes vacances, toute la famille se réunissait dans une maison mythique en Ardennes et aussi à Pâques, à la mer. On continuait cette espèce d'apprentissage de la vie à travers l'art. Ma sœur a fait le conservatoire et aujourd'hui, au Canada, elle a inventé une méthode pour ouvrir les enfants, même timides, à dire la poésie.

### ✓ **Comment êtes-vous devenue journaliste?**

LN: Sur le tas, si l'on peut dire! Après mes humanités, je suis entrée à l'école pour journalistes de Belgique - la seule qui existait alors. Mais tout de suite, on nous mettait dans le bain. J'écrivais pour le journal des Beaux-Arts et toute jeune - j'avais 19 ans - j'ai fait les interviews de tous les écrivains et conférenciers qui venaient de Paris. Dans cette école, on devait savoir tout faire, depuis les "chiens écrasés" jusqu'aux grandes interviews... J'avais rêvé d'abord de faire l'école de Lille, mais finalement j'ai été embarquée tout de suite dans le journalisme et très vite, c'est à *La Libre Belgique* que j'ai fait mes premiers pas de critique littéraire.

### ✓ **De toute votre scolarité, quel est le meilleur souvenir qui émerge?**

LN: Avec la famille, ma vraie école, ce fut le journalisme: c'est là que j'ai tout appris. J'ai surtout appris qu'on ne sait jamais rien. Et ce n'est pas lorsque j'étais derrière un pupitre que j'ai vraiment appris... Mais je n'ai pas de mauvais souvenir non plus. Sinon, celui d'une brimade infligée en primaires à une compagne. Elle levait le doigt pour aller aux toilettes et on lui a répondu: "Non, après!". Et bien sûr, est arrivé ce qui devait arriver...

### ✓ **Sans l'école, seriez-vous qui vous êtes maintenant?**

LN: J'aurais envie d'abord de rappeler que Marie GEVERS n'a pas été à l'école... En ce qui me concerne, l'école ne m'a pas du tout appris à vivre; elle ne m'a pas appris des choses fondamentales. Elle m'a simplement inculqué une discipline... que je me suis hâtée d'oublier, pour me donner le plaisir de la reconstruire autrement, avec les moyens du bord et les nécessités extérieures.

### ✓ **Quel regard posez-vous sur l'école d'aujourd'hui?**

LN: Je trouve qu'il y a beaucoup à y faire. Nous avons organisé, aux *Scriptores Christiani*, une table ronde d'enseignants, qui fut vraiment extraordinaire. Les professeurs ont abordé les problèmes de violence, des besoins affectifs non rencontrés qui débouchent sur cette violence. Je crois qu'on ne donne plus aujourd'hui à l'école les moyens de structurer les élèves, de leur offrir les modèles dont ils ont besoin pour grandir. Les enfants, les jeunes ont besoin de "faire leurs os" psychiques et spirituels. Si on ne leur en donne pas les moyens, cela débouche sur la violence. Il faut réapprendre aux enfants à jouer - sans que cela se termine par un coup de poing. Il faut leur réapprendre à parler, à s'exprimer, à respecter l'autre. Un enfant doit apprendre à s'assumer lui-même dans la liberté, à réfléchir par lui-même. À ne pas être gentil, mais vrai, comme le dit Thomas d'ANSEMBOURG. C'est cette grande tâche qu'a l'école aujourd'hui. Si cela ne se fait pas, on laisse coupablement les enfants à une non-éducation. ■

*"Mais si, il y avait un verger, déjà, enfin quelques arbres dans le verger. De bonnes pommes chaque année. Juliette en avait mangé. Rouges d'un côté, jaunes de l'autre. Juliette ne savait jamais par quelle face commencer. Alors, elle plantait ses petites dents juste au milieu des deux couleurs, là où elles se rejoignent. Elle disait qu'elle parlait ainsi à la fois à l'aurore et au crépuscule. Dans sa pomme, le soleil se levait et se couchait d'un seul mouvement. Sa maman riait. Juliette n'aimait pas que sa maman rie. Enfin, pas de ça. C'était très sérieux, cette affaire des deux soleils. Cela concernait le mouvement même de l'univers. Et seule une pomme, en complicité avec une petite fille, pouvait accomplir le fragile prodige d'ouvrir et fermer en même temps les deux portes du jour. Il fallait, bien sûr, être terriblement attentive, et précise sans hésitation, sinon... Eh bien, sinon, une journée entière risquait de basculer dans le mélange des heures, dans la marmite du temps où elle deviendrait comme ces œufs brouillés dont on ne distingue plus le jaune du blanc."*

Luc NORIN, *Villa Juliette*, Bernard GILSON éd., 2002, p.27.